

Cette pièce a un air de parenté avec la satire *hoc ira in votis*, sauf cette différence qu'Horace s'abandonne sans contrainte au charme de la situation ; il sent que là est la vraie poésie. Ausone l'a rencontrée par hasard, son cœur l'a devinée ; mais son goût ne l'apprécie pas. Il ne peut croire que la gloire poétique soit attachée à des choses si naturelles, à des sentiments que tout le monde aurait pu éprouver, et qui n'excitent dans son auditoire aucun étonnement, aucun cri d'admiration.

Car, c'était là une autre cause de l'extrême difficulté d'être poète au IV^e siècle. Presque toutes les sources d'inspiration étaient taries, nous l'avons vu ; une seule semblait encore promettre d'heureuses pensées, et le mauvais goût de la société littéraire empêchait les poètes d'y puiser avec confiance. Nous allons étudier ce nouvel obstacle, et faire connaissance avec cette société.

VIII

LES GENS DE LETTRES DE BURDIGALA.

On ne fait jamais tant de vers qu'aux époques où il n'y a plus de poésie : le IV^e siècle fut fécond en hommes de lettres. Il y avait alors à Burdigala une école municipale qui jouissait d'une grande réputation, et réunissait dans son sein les professeurs les plus renommés. L'enseignement y roulait exclusivement sur la grammaire et la rhétorique. C'était une vie fort occupée que celle des professeurs de *Burdigala*. Ils enseignaient six heures par jour (1) ; puis, de retour chez eux, la plupart écrivaient des panégyriques, des déclamations, des pièces de vers (2), qui, à peine composées, volaient de main en main à Toulouse, à Auch, à

(1) Epit. 2.

(2) Profess. 2.